

MARIA ÉTAIT VIEILLE et l'escalier raide. Le vent soufflait ce soir-là, pas très fort, mais d'un chant persistant au-dessus des vagues. Le bois âgé grinçait, la charpente de fer du toit était rouillée presque de part en part : encore un ou deux hivers et elle le serait complètement. Déjà une grande coupe en porcelaine était disposée à demeure sous la fuite dans le coin de sa chambre.

L'état de la toiture ne la préoccupait pas beaucoup. La charpente tiendrait bien encore un an ou deux et cela lui suffirait. Maria ne comptait pas vivre éternellement. Mais ce soir elle était fatiguée, sans trop savoir pourquoi, car elle n'avait fait guère plus que marcher jusqu'au portail pour y chercher ses provisions après le passage de l'épicier. Ils ne s'étaient pas parlé, pas plus qu'ils ne l'avaient fait ces cinquante dernières années. Ce n'était pas toujours le même individu, bien sûr, les épiciers passaient et trépassaient. Le portail était trop éloigné pour qu'elle puisse vraiment bien les voir quand ils s'arrêtaient devant, mais elle savait toujours quand il s'agissait d'un nouveau. Tôt ou tard, il devrait lui écrire un billet en réponse au sien. C'est ainsi qu'ils traitaient leurs affaires, elle et les hommes du magasin. Chaque semaine elle rédigeait une liste de ce dont elle avait besoin, et la semaine suivante on lui livrait les denrées.

Mais les choses avaient changé au fil du temps. Ils ne fournissaient plus de calicot, n'avaient pas toujours de la mélasse en stock, la farine de froment se faisait rare, ou, pire, parfois ils ne comprenaient pas ce que signifiait sa commande. Une fois elle demanda une gourde en céramique et reçut en retour un étrange sac plat étiqueté bouillotte. Il fallut plusieurs semaines de billets pour éclaircir la situation. Elle pensa même aller voir le livreur au portail, mais ne put se résoudre à tenter le destin.

Cette façon d'agir fonctionnait depuis tant d'années qu'il lui semblait imprudent de modifier le schéma. En outre, Maria n'était pas sûre qu'on lui permettrait de parler à l'épicière. Sans doute ce qu'elle faisait ou à qui elle parlait importait peu maintenant, mais à d'autres moments elle n'en était pas sûre. Les contours du passé s'estompaient et se fondaient dans le présent.

En fait elle était terrifiée à l'idée de traverser l'herbage et l'enclos, ouvrir le portail et marcher tout le long du sentier poussiéreux qui menait au village, puis entrer dans le magasin, sans que personne ne l'arrête. Peut-être qu'ils ne s'en rendraient même pas compte.

Elle était à mi-hauteur de l'escalier en forme d'échelle, cramponnée à la rampe fragile, une main noueuse après l'autre, quand elle entendit un bruit sec en bas, le bris d'une vitre à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Après cela, il y eut un temps de silence. Mais bientôt suivi par un son à la fois délicat et âpre, comme si un morceau de verre coincé dans l'embrasure de la fenêtre tremblait et vibrait, avant de s'effriter sur le sol.

Des voix s'élevèrent. *Ma-ri-a... Ma-ri-aa*. Voix enfantines distillées dans la brise nocturne.

Une autre fenêtre brisée.

*Maria* ? Cette fois c'était une question qu'apportait le vent. Allait-elle répondre ? *Mari-aa*. Rires.

Oui, ils s'en rendraient compte si elle s'aventurait sur la route. Ils n'avaient pas oublié qu'elle habitait ici.

Les voix s'éloignèrent.

Maria était essoufflée par l'effort quand elle atteignit le haut de l'escalier. Elle n'avait pas peur. La peur s'était enfuie par la fenêtre bien avant que les cailloux ne brisent le verre. Mais, si elle voulait être honnête, la colère était toujours là. Ce n'est pas seulement la raideur de l'escalier qui lui altérait le souffle.

Trois. Trois vitres maintenant. Trois trous béants sur la façade de la maison, et il n'y avait plus ni papier ni toile à sac pour les boucher. Pourquoi agir ainsi ? Est-ce qu'ils voulaient la voir franchir la fenêtre sur un manche à balai pour se poser sur le cyprès ? Hein ? C'est ça qui leur plairait ? Ah, si seulement elle avait pu s'envoler.

Elle n'en savait pas bien long sur les techniques de vol. Mais elle connaissait l'existence des avions. Elle restait à l'écart du monde et souvent le temps passait sans qu'elle sache le mois ou l'année, depuis longtemps elle évitait les journaux que la voiture de livraison aurait pu lui apporter à domicile si elle avait voulu. Mais elle cessa de les consulter quand les derniers servirent à retapisser les murs de sa chambre. Ils étaient toujours sur les murs, effrités et jaunis par l'âge, l'année 1897, l'année où le monde s'était arrêté. Où elle avait arrêté tout rapport au monde. L'un ou l'autre, peu importe.

Mais de temps en temps il en arrivait un enveloppé autour de sa commande, et alors en secret, comme un rite pervers

qu'on pourrait la surprendre à pratiquer, elle scrutait chaque mot, lisait et relisait la page et la conservait sous son lit pour l'étudier à nouveau un jour prochain.

Ainsi avait-elle appris deux ou trois choses de ce qui se passait dans le monde.

Et elle avait vu l'avion dans le ciel, elle savait ce que c'était.

Se serait-elle envolée si elle avait pu ? Maria n'en était plus certaine, elle se souvenait vaguement d'avoir un jour, de son propre chef, résolu de rester seule ici.

Peut-être le destin, et l'Homme, avaient-ils décidé que c'était ici qu'elle devait être. Mais bien sûr ils ne faisaient qu'un. Sa famille dirait que c'était Dieu, mais elle n'était pas dupe. Pour elle c'était le diable, il n'y avait pas lieu de craindre, car elle était vouée aux ténèbres et au démon. Ils faisaient partie d'un processus logique et sans fin. Le paradis n'existait pas.

Elle sentit quelque chose lui effleurer le visage et faillit laisser choir sa chandelle. Ah – là elle eut peur.

Mais ce n'était qu'un petit moineau pris au piège, bien plus effrayé qu'elle, qui était entré par une des vitres brisées.

Ah, l'apaisa-t-elle de la voix – allons, allons, chut, petit oiseau. N'aie pas peur – doucement, tout doux, ou tu vas te fracasser sur les chevrons. Pauvre petit oiseau, qu'est-ce qui t'a retenu dehors si tard ? Attention, ne te blesse pas.

Le moineau était cramponné à la poutre du plafond, vacillant comme s'il était étourdi. Elle s'attendait à le voir tomber, mais il se ressaisit, la fixant de ses petits yeux terrifiés, poitrail pantelant, plumes frissonnantes en bataille.

Tiens donc. Personne ne demande jamais l'autorisation d'entrer ici. Rien ne se passe pendant des années, et tôt ou

tard il y a toujours quelque chose qui finit par forcer le passage sans demander la permission. – Tel étant le cas, ça ne sert à rien, je suppose, si je t'ordonne de partir. Tu vas sûrement rester aussi longtemps que ça t'arrangera.

Elle posa le bougeoir sur la commode et se mit au lit, avant de se rappeler que sa bouillotte était restée en bas. Elle frissonna. Ce serait un long effort de redescendre. De toute façon la bouillotte aurait refroidi, oubliée sur la table de la cuisine, et comme elle avait couvert le feu pour la nuit l'eau mettrait longtemps à chauffer. Tant pis, elle aurait froid. Les couvertures étaient si minces qu'on voyait le jour à travers quand elles séchaient sur la corde à linge après la lessive d'été. Elles lui grattaient la peau du menton.

L'oiseau s'agita sur sa poutre, étendit les ailes et piaula.

En dépit du vent, elle s'endormit. Et rêva.